

700

THÉRÈSE HERPIN

**Le MARIAGE HONORABLE DE FORTUNÉE,
MULATRESSE**



813.08

239
KNT
93

R
HER

LE MARIAGE HONORABLE DE FORTUNÉE, MULATRESSE

Le vent léger du matin apporte de la fraîcheur sur la ville. Il a ramassé, en chemin, la brume qui traînait dans les vallées, l'odeur amère des citronniers dans les mornes. Une par une, les boutiques de Fort-de-France ouvrent leurs volets. Madame Polémie Alidor, un peu mercière, un peu marchande de parfums, de porcelaines, de foulards, étale sa pacotille. Son magasin n'est guère plus grand qu'une cabine de cargo. Elle le remplit, tout entier, de sa débordante personne. Mme Alidor est une mulâtresse foncée. Elle a toujours des goles bien blanches, un madras correctement calendé. Ses paroles sont sentencieuses. Elle impressionne vivement sa clientèle composée, en partie, par les négresses du marché, les femmes des pêcheurs et les servantes de toutes les nuances de peau, qui servent chez les « Bekets goyaves » (1) et les « Bekets pommes de terre » (2). Tout ce menu fretin, petites bourses, petit peuple, qui achète une coupe de verre pour orner la console, une boîte de poudre ou une lotion d'héliotrope, pour la danse du samedi, s'attarde volontiers auprès de cette digne commerçante.

Mme Polémie est tellement persuadée de son importance, que personne ne songe à la lui contester. C'est une veuve austère. Son mari était gabelou. C'était un homme de couleur, qui exerçait sa profession, avec tact et discernement. Il savait fermer les yeux à propos, et sa complaisance l'emportait souvent sur le

1. Blancs nés dans le pays.
2. Blancs de passage.

devoir d'état. Hélas ! un jour, un mauvais diable, qui débarquait de la Trinidad, les poches pleines de tabac, eut l'impolitesse de refuser quelques cigares au douanier Alidor, qui le dénonça pour lui apprendre à vivre... Le mauvais diable se vengea en sortant de prison. Alidor languit bizarrement, pendant des jours et des jours. Il mourut sans savoir pourquoi, plus desséché qu'une vieille racine d'igname. Son ennemi l'avait « dosé » (1), avec un savant quimbois, pour s'en débarrasser.

Polémie resta seule avec sa fille. Elle monta sa minuscule boutique avec les marchandises hétéroclites que les contrebandiers bien élevés oublièrent dans les poches de son mari. Elle éduqua sévèrement son « yche » (2), en veillant sur sa vertu. Aujourd'hui, Fortunée a vingt ans, de longs yeux noirs, un fin profil. Les dames de la société la font venir chez elle, pour broder, car c'est une adroite ouvrière. Les commères du marché et les gens qui se promènent sur la Savane, en disant des méchancetés, n'ont jamais raconté de vilaines histoires sur la jeune fille. Jamais elle n'a dansé au Bal Loulou ! Jamais, non plus, elle ne s'est confessée « d'avoir fait polissonneries » comme Monsieur-Madame.

Dans le clair matin, tout bruisant de vie neuve, une bienveillance nouvelle imprègne la voix et les gestes de Mme Alidor. Elle est si contente qu'elle ne pense même pas à réprimander la négresse déguenillée qui passe en chantant :

Marchanne cœco, moin ka baille lait coco
Coco, coco!...

Quand Polémie achète le coco, dont l'eau fade sert de dépuratif, chaque matin, à toute Martiniquaise soucieuse de sa santé, elle murmure d'une voix sermonneuse, en donnant sa pièce de deux sous : « Mi pour vous, ma fille, économisez pour vos vieux jours ! »

Cette fois, Polémie paie la « marchanne » avec un sourire.

1. Empoisonné, avec un remède de sorcier.
2. Enfant.

C'est qu'un espoir délicieux réchauffe son cœur de mère. La face du monde va changer ! Un « Missié » a demandé Fortunée en mariage ! Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'habiter la campagne, très loin, vers les Carbets, et aussi d'être un « Missié noir », ce qui est un peu ennuyeux. Ici-bas, il faut être raisonnable. Il est préférable d'avoir un époux à peau sombre, qu'un doudou (1) au teint clair. Fortunée aura une destinée honorable. Grâce aux sacrifices maternels, les cloches sonneront le jour des noces. Fortunée deviendra une vraie dame, qui met à la « blanir » sur l'herbe, de beaux draps, avec des chiffres enlacés. Tout cela compte dans l'existence !

Polémie n'a pas osé faire part de cette heureuse nouvelle à la principale intéressée. Elle a un peu peur d'un refus. Les jeunes filles ne sont pas prévoyantes. La mère avisée ne sait pas comment entamer la conversation. Pour se donner des idées, elle ouvre le tiroir, où elle ramasse la monnaie, et savoure à petits coups la lettre qui doit fixer l'avenir de son enfant :

« Chère et vénérable dame,

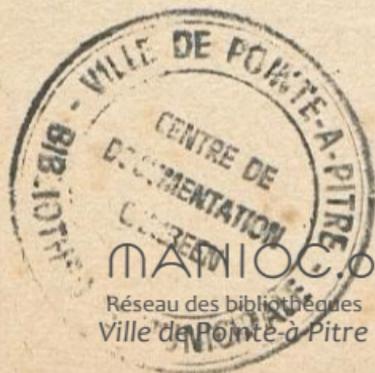
« J'ai la satisfaction de prendre mon industrielle plume, pour
« vous faire savoir ma libre pensée.

« J'aime votre fille ! J'ai hâte de vous en faire l'aveu. L'hon-
« neur et les convenances m'engagent à solliciter votre sen-
« timent.

« Ne repoussez pas Bertin Gouacide ! Son âme se déchire
« à la pensée d'un tel malheur ! Dès l'Angélus, en me levant de
« ma cabane, je vois un nuage auprès de moi. Je crois que c'est
« ma Bien-aimée, bijou sacré de mon amour !... Hélas, je fais
« un songe ! Je reste seul et moqué, comme un « crabe », c'est ma
« faute !

« Mon présent hommage implore votre indulgence. Je viens
« chère et vénérable dame, vous demander formellen t at la main
« de Fortunée.

1. Amant.



« Dans l'espoir d'une réponse favorable, j'ai l'honneur d'être,
« avec les sentiments les plus respectueux,

« Votre prétendu fils,

« Bertin GOUACIDE

P.-S. — Mon parrain est un vieillard « couché à plat » (1).
J'hériterai de sa case et de ses linges. »

Réconfortée par cette lecture, Mme Alidor appelle l'heureuse élue, qui musarde, en blouse lâche, dans l'arrière-boutique.

— Ou vini, ma chatte, causer ti brin ?

Polémie, à l'abri de son comptoir, les mains sur la poitrine, entame un long palabre sur les bienfaits du mariage. Elle parle un français académique, et ne tutoie plus sa fille.

Fortunée n'est pas contente. Elle secoue ses cheveux crépus, d'un air boudeur, sans goûter la leçon.

— Epouser Gouacide ! Ah ! Malgré ça ma mère. Sa mort sera un bal masqué pour moi !

— Ou folle, fille talla, ou folle, riposte la mère, qui oublie sa grammaire. Puis, elle ajoute, en soupirant, triste et péremptoire : je ne serai pas toujours près de vous, Fortunée. Si vous repoussez un mari légitime, vous irez au gré des flots, mon enfant !... Une fine geule qui ne mange pas le fruit à pain, qui veut des z'hors-d'œuvre d'Archevêque, des choux palmistes, des z'Avocats, du sucre dans les pois d'Angole !... Moin bien lasse de vous nourrir, ma ché ! Bien lasse d'être là, dans ma tite boutique, où les « grands mounes » (2) n'achètent jamais rien ! Savez-vous que le propriétaire augmente le loyer, que les coulirons au marché valent huit sous ?... Bertin Gouacide est noir !... La belle affaire ! Votre grand-papa était un vieux nègre marron. Eh bien ! votre mari lui ressemblera. Dieu vous garde, Fortunée, d'être une moune chimérique ! (3) Les békets bien habillés, disent aux

1. Bien malade.

2. Personnes riches.

3. Personne rêveuse.

filles en madras : « Ou vini ti mam'zelles, Ba moïn (1) ci, Ba moïn ça ! Et puis, un soir, adieu fadaïses, la belle ka pleuré!... Les larmes des filles en madras, c'est le baptême des ti mamailles, qui naissent par inadvertance, moïn save ça!... » Mme Alidor termine sa péroraison, en embrassant son « yche », et conclut sans ambages : « Ou plus sottte poussin nouveau-né, Fortunée : Missié noir fait z'amours, même chose missié blanc !... »

Non, non ! Fortunée ne sera pas une « moune chimérique », plus sottte qu'un poussin nouveau-né. Elle épousera Bertin Gouacide. La fille d'un gabelou ne fait pas « polissonneries ».

Le bonheur, c'est d'avoir une bague en or à son doigt, un galant qui vous embrasse dans les coins. Le bonheur, c'est de laisser les calebasses et les dobannes aux coolies qui traînent misère, au bord du canal, et de servir le riz dans des assiettes en porcelaine !

Mme Alidor s'évertue à faire comprendre ses vérités fondamentales à sa fille, mais Fortunée n'en est pas bien persuadée. C'est une fiancée indifférente. Elle a l'esprit ailleurs. On ne sait où ? Sa confidente, la petite Lise, vous le dirait. Fortunée fait un détour sur son chemin, pour voir passer un « Beket z'yeux clairs » (2) qui fauche avec son grand sabre tous les cœurs des jeunes folles. Il ne veut pas cueillir le cœur de Fortunée ! Il ne la remarque pas, quand elle passe. C'est un garçon hautain. Il n'aime que les « Madames France ».

Fortunée a beaucoup de mal à l'oublier. Elle a trop lu de romans, le soir, dans son lit, et ses amies lui donnent de mauvais conseils. Ce sont des pécores délurées. Elles portent des bas à jour, des rubans roses à leurs chemises. Elles ont vite fait de rire des choses sérieuses. Elles plaignent leur compagne de s'en aller loin des rues, du cinéma, de la Savane... Lorsque la fiancée de Bertin a écouté les raisons de ces écervelées, elle a envie de se sauver au fond d'un ravin, pour gémir à son aise.

Alors, peut-être, le « Beket z'yeux clairs » passerait par là. Il

1. Donne-moi.

2. Un Blanc au cœur inconstant.

tendrait ses deux mains à la pauvre chimérique, et l'emporterait bien loin, dans une case inconnue, cachée sous les mancenilliers... Mais, le temps marche, vite, vite, sans changer ce qui est écrit ! Les regrets d'une fille boudeuse n'entament pas la confiance d'un « missié noir » très épris.

Il fait des lieues sur la route chaude pour venir faire sa cour. Il marche pieds nus, ses souliers au bout d'un bâton de bambou. Sa figure ronde a l'air d'une boule d'ébène bien encaustiquée, ses dents sont très blanches, parce qu'il a soin de les frotter avec des fibres de canne à sucre.

Bertin Gouacide est coquet ! Et puis, il est sûr d'avoir de la chance. La sorcière est avec lui ! Il a glissé sous la porte de sa bien-aimée un « anoli » (1) enchanté, les anolis font toujours aimer d'amour ! Enfin il possède dans son paroissien une plante magique qui doit le renseigner sur les sentiments de sa fiancée. Si les feuilles allongent, entre les pages, Bertin sera apprécié selon ses mérites. La plante est de bonne qualité. Elle lui a coûté fort cher ! Avec tout cela, Fortunée n'a pas besoin de songer au « Beket z'yeux clairs » ! Les rêves, pour les mamzelles en madras, ça ressemble aux oiseaux-mouches voyez-vous ! Ça va, ça vient, ça voltige. C'est trop léger pour se poser !...

Un samedi, jour de trêve, où les boutiques ferment, les cloches ont sonné pour le mariage de Fortunée. Elles ont chanté, carillonné, sur tous les tons, comme des bavardes de cloches : venez vite, les négresses, les curieux, les curieuses, Fortunée se marie ! Elle épouse un Missié noir qui sera riche ! Fortunée la brodeuse, devient une madame, avec une case, un jardin, un champ !... Et Fortunée est consolée par les braves cloches, qui racontent des choses si flatteuses sur son compte.

Elle se pavane, plus vaniteuse qu'une aigrette du Maroni, dans sa grande robe à ramages. Les pointes de son madras se dressent fièrement. Son foulard de soie a la couleur éclatante des hibiscus. Son fiancé porte une redingote, très longue, très ample. On n'a pas ménagé l'étoffe.

Toutes les économies de Mme Alidor ont passé dans le repas

1. Petit lézard vert.

de noces. Les invités peuvent se donner des indigestions de poulets au cari, de toulourous, de melongènes. Les gâteaux patates et les pommes Cythères sont tellement sucrés, qu'on boit de nombreux punchs pour se désaltérer. Aussi tout le monde est très gai, très optimiste, très indulgent. Les « vieux corps », en branlant la tête, portent des santés :

Moin ka souhaiter jeunes époux
 jours plus doux la vanille,
 Plus clairs la rivière,
 Ti mamailles, en pile, la cabane...

Et puis, la jeunesse a dansé dans la cour, au son d'un véritable orchestre, une mandoline et deux banjos. Le marié ne connaît pas les tangos des gens civilisés. Il sait les anciens pas du pays les bonnes danses qu'on garde à la campagne pour les jours de fête. Il danse la Bélé, la Caleinda, la Bamboula, le pas boum tambour. Il se dandine en mesure, claquant des mains, battant des talons, en improvisant une chanson :

Y bel tambouyé !
 Bimbolo
 Zimbolo
 Boum, boum, tambour !

Et, il rebondit plus haut, plus fort, comme une balle élastique et dure, boum tambour!...

Les spectateurs applaudissent. C'est une gaieté si franche que Fortunée rit, elle aussi, malgré ses airs mijaurés. Mais elle rit toujours du bout des lèvres. Elle se croit, sans doute, dans les salons du gouverneur, elle intimide les garçons joyeux. Ils n'osent pas lui glisser à l'oreille les plaisanteries d'usage. Pas un d'entre eux ne fredonne sur un ton ironique :

Toc, toc, ouvrez la porte
 Mi l'amour en cage
 La belle en esclavage

Toc, toc, fermez la porte,
 Mi l'orage
 Mari ka crié
 Canari cassé
 Bouillon renversé

Toc, toc, doudou ka passé
 Mi collier chou, mi foulard neuf
 Mari ka pris cornes « papa-bœuf » (1)

Fortunée sait tenir les farceurs à distance.

Elle s'en ira, sage et raisonnable, dans sa case nuptiale, là-bas, dans le village endormi sous une torpeur chaude.

Et, son cœur frivole, tout doucement, s'engourdira. Les jours passeront, très simples, toujours pareils, plus doux la vanille, plus clairs la rivière. Les ti mamailles jaseront dans la cabane. Leurs bras câlins autour du cou vaudront tous les colliers chou, tous les foulards neufs, que les doudous de la ville donnent aux Mammelles en madras, quand ils les abandonnent !

Et Fortunée ne sera plus jamais chimérique. Elle n'aura pas le temps, parce que les idées des jeunes filles tombent tout de suite dans le feu qui fait bouillir le canari.

THÉRÈSE HERPIN

1. Les cornes du taureau.

